

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
14 » six mois.  
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 26 Octobre 1865

### BULLETIN

Le *Moniteur du soir* dit que les changements qui viennent de s'accomplir dans le personnel du gouvernement pontifical sont considérés comme ayant pour objet de donner plus d'unité à l'action administrative. Le corps d'occupation français va incessamment commencer son mouvement de concentration, et en même temps s'effectuera le départ des détachements qui rentrent en France. Le gouvernement du Saint-Père se prépare à les remplacer sur la frontière méridionale, et donne des soins actifs au recrutement nécessaire pour compléter les cadres de son armée.

Malgré les affirmations de certains journaux, dit le *Bulletin de Paris*, rien n'est officiellement décidé quant au rappel de notre corps d'expédition au Mexique. Cette mesure demeure subordonnée à la complète pacification du nouvel empire. Or, Juárez et ses lieutenants tiennent encore, avec leurs bandes, une partie du pays. Toutefois, il est à supposer que l'on pourra, l'an prochain, rapatrier plusieurs régiments, au fur et à mesure de la formation de l'armée indigène.

Dans tous les Etats du Sud de l'Amérique on proclame l'abolition de l'esclavage. La Caroline du Nord vient à son tour, et d'une manière plus libérale encore, d'imiter les conventions du Mississippi de l'Alabama et de la Caroline du Sud. L'abolition est donc un fait accompli mais la question de savoir si on accordera aux nègres le droit de voter paraît se résoudre par la négative. Quant à ce qui est du droit au travail, les nouveaux citoyens sont de bonne composition : ils aiment mieux vivre sans rien faire.

Il se confirme que le gouvernement fait étudier les bases d'une réforme qui consisterait, d'une part, à réduire au strict nécessaire le nombre des employés des diverses administrations et, en second lieu, de mettre le traitement de ces fonctionnaires plus en rapport avec les services qu'ils

rendent et avec la considération qui leur est due.

Nous ne croyons pas, dit un journal, que de nouvelles allocations budgétaires doivent être demandées pour cet objet au Corps Législatif pendant la prochaine session. Mais nous savons pertinemment que les diverses administrations centrales préparent en ce moment les éléments d'un projet de loi qui sera certainement accueilli avec reconnaissance par le nombreux personnel de ces administrations.

Ce projet de loi aura pour but d'uniformiser la position des employés des divers ministères, entre lesquels existe actuellement une grande inégalité sous le rapport des appointements et du mode d'avancement. La loi projetée subordonnerait l'admission des employés à des conditions de capacité plus étendues, mais en retour, leur accorderait les garanties d'aisance et de stabilité qui leur manquent.

J. REBOUX.

### LES CLASSES D'ADULTES.

En cette époque de longues soirées, on ne saurait trop convier les municipalités à fonder des classes d'adultes, ni trop engager les ouvriers à les fréquenter. De tous les côtés viennent les exhortations. Il y a peu de jours, une intéressante cérémonie réunissait à Versailles les instituteurs du département; ils venaient recevoir la récompense de leurs efforts et de leurs succès comme directeurs des classes du soir affectées aux ouvriers des villes et des campagnes de Seine-et-Oise. M. le sénateur Dumas, délégué par M. le ministre de l'Instruction publique pour présider cette fête du devoir patient et modeste, a prononcé un discours dont on nous saura gré de reproduire quelques passages :

Les classes d'adultes méritent à tous les titres d'être propagées, développées, soutenues. Elles recueillent les délaissés du savoir et ramènent patiemment, et non sans succès, aux premiers exercices de l'écriture, ces jeunes gens, ces hommes faits, éprouvés par l'expérience, et qui ont appris d'elle qu'il ne faut pas se présenter désarmé aux luttes de la vie, sous peine de s'y traîner aux derniers rangs.

Mais si les classes d'adultes devaient se borner à glaner au milieu des ateliers et des ouvriers des campagnes que pour ramasser les épis oubliés par les écoles primaires et en faire sortir le bon grain, elles ne seraient pas longtemps utiles, et leur rôle serait transitoire. C'est par elles, et seulement par elles, que le

bienfait de l'Instruction primaire peut être affermi et complété. Sans elles, nous verrions trop souvent encore, comme par le passé, le fruit des leçons données à l'enfance périr étouffé dans son germe.

Qu'a appris, en effet, un pauvre enfant qui ne puisse, peu à peu, s'évanouir et s'éteindre, pendant les années d'une vie d'homme, partagée entre le travail et le plaisir, si rien ne lui rappelle la pensée des premières leçons, si rien n'en provoque l'application ? Lire, écrire, compter, n'est pas trop demander à l'écolier, et pourtant, faute d'exercice, combien, parmi les hommes faits que l'école primaire avait libéralement dotés dans leur bas-âge, ne savent plus ni lire, ni écrire, ni compter, à 25 ou 30 ans ?

Les classes d'adultes deviendront, de plus en plus, de véritables écoles de perfectionnement et d'applications, chargées d'entretenir, chez les hommes faits, l'Instruction acquise dans le jeune âge, de la fortifier en mettant à profit cette maturité de l'esprit qui manque à l'enfance, et de la préciser à la faveur de cet aiguillon du besoin auquel l'expérience de la vie apprend à obéir.

Ce jeune homme, ce père de famille, qui viennent s'asseoir sur les bancs de la classe d'adultes, n'ont rien de commun avec l'écolier distrait et muet de l'école primaire. Ils sont graves et recueillis. Ce qu'on demandait à l'enfant, ce que l'on n'obtenait pas toujours en mettant en jeu sa mémoire et en excitant son emulation, on l'obtient de ceux-ci sans peine, car ils sont venus d'eux-mêmes, guidés par leur intérêt, et ils emploient toute leur raison à bien faire.

Vous disiez à l'enfant, souvent sans le convaincre : Il faut savoir, écrire, compter et même dessiner, pour répondre aux exigences de la vie; les adultes s'en sont bien aperçus : ils n'ont plus besoin qu'on le leur répète. L'un a reconnu qu'il ne pouvait lire les lettres relatives à ses affaires; l'autre qu'il s'embarrassait dans ses comptes; le troisième, qu'un peu de géométrie n'était pas de trop pour comprendre le tracé d'une charpente ou le plan d'une maison; le quatrième, qu'un incident quelconque survenu dans ses cultures réclamait de nouvelles lumières. Il n'est pas de leçon mieux écoutée que celle qui vient juste ainsi au moment du besoin; et comment fermerait-on l'oreille à l'explication donnée, quand elle répond précisément à la question qu'on se pose soi-même ?

Les classes d'adultes ont cet avantage inappréciable qu'elles placent l'élève, incapable de résoudre la difficulté qu'il rencontre, dans la nature même de sa profession, en présence du maître qui apprend à la surmonter. Rien n'est mieux fait pour lui donner le goût de l'étude et le respect du savoir. Ce n'est pas lui qui négligera d'envoyer son fils à l'école, soyez-en certain.

Vous, Messieurs les instituteurs, vous y trouverez un autre profit; votre situation en sera rehaussée. C'est quelque chose pour un maître que d'avoir façonné toutes les jeunes intelligences de la commune; c'est plus d'avoir à rendre aux hommes faits qu'elle contient des services sérieux et de chaque jour. Le souve-

nir de la classe primaire, mêlé de joies et de peines, n'est pas toujours exempt de réminiscences malicieuses; Les heures passées à la classe d'adultes ne laissent rien qui en dénature la satisfaction grave et recueillie; l'élève en sort pénétré pour son maître d'un sentiment plus respectueux et sincèrement reconnaissant.

BAYVET.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 13 octobre, soir. (par le paquebot *Lafayette*, voie de Brest).

Une proclamation du président Johnson annonce la mise en liberté sur parole des chefs confédérés dont les noms suivent : John A. Campbell, John L. Reagan, du Texas; Alexander L. Stephens, de la Géorgie; George A. Fretton, de la Caroline du Sud et Charles Clark, du Mississippi : Tous ces chefs qui avaient figuré dans la révolte contre le gouvernement des États-Unis étaient placés sous une étroite surveillance; ils ont fait leur soumission au gouvernement des États-Unis, et ils ont demandé au président de les amnistier en vertu de sa proclamation.

Le général Grant a publié un ordre en vertu duquel les garnisons des forts du Sud seront fournies par des soldats réguliers, y compris des troupes de couleur, et il a ordonné la mise hors du service des troupes de couleur qui ne seraient pas nécessaires pour le service des garnisons.

Leipzig, 25 octobre. L'assemblée des membres du *Nationalverein* de Leipzig qui s'est réunie hier, a voté à l'unanimité la résolution suivante :

« De même qu'il faut s'attendre à voir les membres prussiens du *Nationalverein* chercher à ramener leur gouvernement à sa politique d'annexion à une politique d'union, qui seule peut placer la Prusse à la tête de l'Allemagne; »

« De même il est du devoir des membres du *Nationalverein* dans les petits et moyens États, d'agir, afin que leurs gouvernements viennent volontiers au devant de la Prusse lorsque celle-ci voudra marcher sincèrement dans cette direction, comme la plupart d'entre eux l'ont déjà fait en 1849. »

L'assemblée du *Nationalverein* de Leipzig a pris quant aux affaires de Sleswig-Holstein une résolution identique à celle du *Nationalverein* de Berlin.

Turin, 25 octobre. Le prince et la princesse Napoléon sont arrivés ce matin dans cette ville. Leurs Majestés portugaises arriveront ce

soir. Une proclamation du maire invite la population à aller à leur rencontre. La garde nationale et les troupes de ligne sont sous les armes. La ville sera illuminée ce soir.

Vienne, 24 octobre, soir.

La *Correspondance générale* déclare dénuée de tout fondement la nouvelle donnée hier par un télégramme de Pesth de la *Presse*, d'après laquelle il aurait été décidé, dans le dernier conseil des ministres, d'accorder un ministère spécial pour la Hongrie.

Le *Wanderer* dit que le comte Perassewicz a été nommé aujourd'hui chancelier de Croatie.

Bucharest, 23 octobre, soir.

La création d'une Banque d'économie, au capital de 30 millions de francs, vient d'être concédée à MM. Maffet, Péreire, Hottinguer, de Paris; Richard, Drake, Dupré, Grenfeld, lord Hobart et Herfford, de Londres.

Londres, 24 octobre, soir.

45,000 liv. st. ont été déposés à la Banque d'Angleterre aujourd'hui.

Le *City of Washington* est arrivé à Queenstown avec 172,000 dollars. Dans les courses du *Cambridgeshire*, *Gardeviture* est arrivé premier; *Nisconde*, *Sister Drake* troisième. 36 chevaux ont couru.

Londres, 25 octobre, soir.

Le *Times* dit que les affaires seront suspendues vendredi en l'honneur de Lord Palmerston, dont la déposition mortelle sera déposée à l'abbaye de Westminster, à côté de celles de Fox, Pitt, Chatham, Castlereagh, Wilberforce et Canning. La demande des billets pour entrer ce jour-là à Westminster est énorme. Des places spéciales seront réservées aux membres du Parlement et aux corps de l'Etat. Les maires des grandes villes de provinces seront invités à cette cérémonie.

Madrid, 24 octobre, soir.

Le choléra a complètement disparu de Barcelone, Valence et aux îles Baléares. Hier, à Madrid, il y a eu cinquante cas et trente-deux décès.

Hambourg, 25 octobre, soir.

On écrit de Sleswig au *Correspondant de Hambourg* que M. de Zedlitz a ordonné aux fonctionnaires, dans le cas où des événements dans le genre de ceux d'Eckernförde, se reproduiraient, de servir comme ceux qui donneraient les titres, ou seraient dus au souverain du pays aussi bien que contre ceux qui les accepteraient. M. de Zedlitz recommande aux fonctionnaires d'avoir recours, s'il en est besoin, à la

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 27 OCTOBRE, 1865.

N° 1

### FEMME D'UN VANITEUX.

LES FIANCÉS.

Un gai soleil printanier inondait de ses rayons la belle maison de campagne de M. Arthur Dalbray, ancien couvent encore connu dans le pays sous le nom de l'Abbaye. Debout au balcon et les yeux fixés sur l'avenue, deux jeunes filles semblaient attendre quelqu'un.

Mes parents tardent bien à rentrer ! dit Emma, charmante enfant de seize ans, fille unique du propriétaire. Ne crains-tu pas qu'il ne soit arrivé un accident ? Si les chevaux s'étaient emportés !

Mon oncle et ma tante avaient plusieurs visites à faire, répondit Hélène, nièce et pupille de M. Dalbray. Chut ! n'entends-tu pas la voiture ?

Bien mieux. Je l'aperçois, et un cavalier à la portière. Le reconnais-tu ? c'est M. Oehard.

Les yeux d'Hélène devinrent pourpre. Légère comme un cisseau, Emma courut à la rencontre de ses parents. Sa cousine resta immobile, rougissant et palissant tour à tour.

Hélène avait dix-neuf ans; elle était grande, élancée, souple de taille et large

d'épaules, le cou délicat, la tête légèrement penchée, comme un jeune arbre dont la cime fléchit sous le poids de son feuillage. Son front était vaste, pensif et rêveur. Ses grands yeux bleu-foncé éclairaient tout son visage d'une lumière serène. Elle avait le nez fin et légèrement recourbé, la bouche petite et sérieuse; mais quand parfois un sourire entr'ouvrait ses lèvres, elles laissaient voir deux rangées de dents éblouissantes. Sa peau, d'un blanc mat, semblait unie et moelleuse comme le satin. Ses cheveux presque noirs, étaient lisses, épais et brillants.

Sans contredit, Hélène était belle, mais sa beauté manquait d'éclat et pour ainsi dire de vie. Figurez-vous le soleil voilé par un nuage. On voit bien percer les rayons de l'astre, néanmoins la nature a quelque chose de nébuleux et de mélancolique. On eût dit que l'âme d'Hélène sommeillait encore, qu'elle n'avait pas conscience de ses propres facultés. On lui trouvait la physionomie froide, parce qu'on y lisait toujours la même gravité pensive et réfléchie, parce que son sourire, toujours également doux, ne faisait jamais place aux éclats de rire d'une gaite bruyante.

La voiture s'arrêta. Le jeune cavalier qui l'escortait mit pied à terre pour offrir la main à Mme Dalbray. Alors seulement, Hélène descendit au salon. Elle entra lentement, d'un air incertain. Mais, à la vue de sa tante, elle courut l'embrasser, le sourire aux lèvres.

Mme Sophie Dalbray, belle femme de trente-six ans, très-fraîche encore et d'une tournure très-distinguée, lui rendit ses baisers avec tendresse :

« Nous sommes bien en retard, n'est-ce pas ? dit-elle gaîment. Mais ne faisons pas

languir monsieur, qui brûle de te revoir après trois grands jours d'absence. »

— Un siècle pour un fiancé ! » ajouta M. Dalbray, qui enlrait avec Emma.

Hélène s'occupa d'abord de son tuteur, puis enfin elle se tourna vers M. Oehard et lui tendit la main, les yeux baissés et les joues en feu.

M. Albert Oehard, avocat et conseiller communal au chef-lieu voisin, était fiancé à Hélène depuis trois mois. Fils d'un médecin chargé d'une nombreuse famille, il n'avait ni fortune ni perspectives d'héritages. Hélène, au contraire, était fort riche. Aussi avait-elle le choix entre une foule de brillants partis. Mais elle les avait tous dédaignés; seul, Albert Oehard avait excité sa sympathie.

Il faisait à l'Abbaye des visites aussi fréquentes que lui permettaient ses occupations, auxquelles il se livrait avec l'ardeur d'un homme impatient de parvenir.

Mme Dalbray observait sa nièce avec inquiétude. Son front se rembrunissait et elle détournait la tête en soupirant, car les traits calmes d'Hélène ne s'étaient pas animés.

« Hélas ! dit Albert à demi-voix, je crains bien, Hélène, que cette séparation qui m'a semblé si longue ne vous ait paru, à vous, beaucoup plus facile à supporter. »

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— L'indifférence de votre accueil.

— Pardon ! répondit-elle en lui tendant une main, qu'il baisa. Ne doutez jamais de mon affection, malgré mon apparente froideur. Je n'ai pas le don de manifester mes sentiments par des mots.

— Ne pourriez-vous au moins en mettre un reflet dans vos yeux ? reprit-il d'un ton mécontent.

— J'ignore ce que disent mes yeux, je sens seulement ce que mon cœur éprouve.

— Et vous êtes convaincue qu'il m'aime ?

— Pouvez-vous en douter, Albert ? »

Il n'eut pas le temps de répondre; on vint annoncer que le dîner était servi.

Après le repas, on se réunissait dans un pavillon plein de fleurs, dont les portes vitrées, grandes ouvertes, laissaient pénétrer l'air tiède et chargé de parfums. Emma jouait sur le piano un impétueux galop. Mme Dalbray causait à voix basse avec Oehard, tandis qu'Hélène, enfoncée dans une bergère, le regard noyé dans le vide, s'abandonnait à la rêverie et semblait n'avoir plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

« Croyez-vous, demanda Sophie au conseiller, que six mois d'étude vous suffisent pour connaître le caractère d'Hélène ? Dans l'intérêt de votre bonheur à tous deux, ne devrions-nous point retarder d'un an le mariage ? »

— Parlez-vous en son nom ? Désire-t-elle cet ajournement ? repliqua-t-il avec un peu d'humeur.

— Si elle le désirait, elle vous l'apprendrait elle-même sans détour. Votre question prouve que vous connaissez bien mal votre fiancée, que vous n'avez pas saisi le trait dominant de son caractère, sa remarquable franchise.

— Sa franchise ? Je la trouve, au contraire, impenétrable.

— Mais l'avez-vous jamais entendue dire un mensonge ? Ne fait-elle pas, à toutes les questions qu'on lui adresse, des réponses d'une sincérité parfois embarrassante ?

— J'en conviens, et d'autant plus volontiers que c'est précisément la ce qu'on a captivé chez elle. Et pourtant, madame, si en ce moment même je lui

demandais à quoi elle pense, que croyez-vous qu'elle me répondrait ?

— Elle vous tendrait la main et vous répondrait en souriant : Pardonnez-moi; il m'est impossible de débrouiller mes pensées.

— En effet, mais à qui songe-t-elle donc ? Certainement point à moi, qu'elle prétend aimer, et qui l'adore. Toutes nos pensées, tous nos rêves, tous nos sentiments ne devraient-ils pas se concentrer sur l'objet de notre amour ?

— Vous avez raison, M. Albert, et voilà pourquoi je vous conseille d'attendre. Hélène est une énigme; prenez le temps de la déchiffrer avant de vous unir à elle par des liens indissolubles.

— Oh ! quand elle sera ma femme, l'énigme s'expliquera d'elle-même, et ces vagues rêveries se dissiperont devant moi, amour.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de quelques voisins de campagne. L'un d'eux, M. Marsange, ami intime de la famille, présenta à M. et à Mme Dalbray un jeune homme de vingt-huit ans environ.

« Mon neveu Carlos, dit-il, le fils de mon frère l'envoyé près la cour de Madrid. Né en Espagne, d'une mère espagnole, il vient pour la première fois dans notre pays. »

— Ce qui ne m'empêche pas de l'aimer comme ma véritable patrie, dit vivement Carlos.

Mme Dalbray lui présenta Hélène, Emma et M. Oehard. Carlos n'eut pour Hélène qu'un regard indifférent et fugitif, mais il parut arrêter les yeux avec plaisir sur Emma, dont le frais visage rayonnait de santé, d'innocence et d'enjouement. Arrachée à sa rêverie, Hélène fit avec